

§ II- LETTRES, N°28

1- A SA FAMILLE, N°28

A SON FRERE EMILE, N°16

Pau, 22 Septembre 1855.

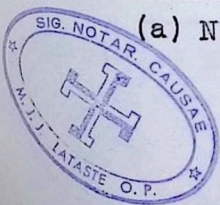
Voilà bien des jours, mon cher Emile, que nous ne nous sommes écrit, mais à Dieu ne plaise que je consente jamais avoir s'éteindre entre nous cette correspondance qui pour être moins fréquente n'en est pas moins amicale et fraternelle. A Dieu ne plaise que par ma faute et ma propre volonté je laisse se perdre ce moyen puissant de retenir et de resserrer les liens qui nous unissent, car les premiers d'entre nos amis doivent être nos frères et tout ce qui peut accroître cette amitié doit nous être un bien précieux. Que quelquefois nos idées diffèrent et soient même en opposition, cela est une chose inévitable comme le dit fort bien le bon vieux proverbe du pays: Tan de caps, tan de sentiments mais que malgré tout on demeure uni de coeur, que l'on respecte les croyances d'autrui puisque l'on désire de voir ses propres opinions respectées, voilà, je crois, ce qui a toujours existé entre nous, mon bien cher Emile, et ce qui, je le demande à Dieu, ne cessera jamais d'être.

Après ce trop long et peut-être en apparence trop prétentieux préambule, je te dirai que je suis dans le meilleur état du monde, physiquement parlant, bien que l'épidémie nous environne, Pau, par un privilège de la providence, n'a pas encore été attaqué. Cependant l'épidémie n'en fait pas moins tort à leurs habitants; je me représente le Choléra, comme un de ces brigands

Répondu le 18 octobre 55.

(a)

(a) Note en marge, d'une main étrangère.



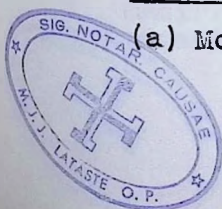
de grand chemin, à l'oeil sec et fauve, à la taille maigre, longue et efflanquée, aux doigts de harpie qui se présentent inopinément sur votre passage et vous re-gardant impudemment en face, vous crient : " La bourse ou la vie !" seulement celui-là ne laisse ~~pas~~ ni le temps de la réflexion ni l'embarras du choix; ~~aux uns~~ ceux-ci il vole la vie tandis qu'à ceux là il ne prend que la bourse. C'est pour te dire que la peur du Choléra fai-sant fuir de Pau les étrangers qui y sont et empêchant les autres d'y arriver coupe les vivres aux nombreux ha-bitants qui ne vivent que du produit de leurs apparte-ments garnis, et s'il ne vide réellement leur bourse du moins il l'empêche de s'emplir, ce qui est, je crois, même chose déplorable.

Je plaisante (a) et je parais bien gai, bien heureux, "mais, dit Chateaubriand, le coeur le plus se-rein en apparence ressemble au puits naturel de la sava-nee Alachna : la surface en paraît calme et pure; mais quand vous regardez au fond du bassin vous appercevrez un large crocodile que le puits nourrit de ses eaux."

Je ne suis certainement pas assez exagéré dans mes sensations ou mes expressions pour m'appliquer cette comparaison ~~expressive-et~~ énergique, mais je dis que sous des dehors souvent fort gais, je souffre cepen-dant et je souffre réellement. T'en dire le motif serait chose superflue et tu dois le sentir car tu as un coeur, mon cher Emile, et un coeur qui sent aussi, j'ai eu bien des occasions de l'éprouver. Seulement ce qui t'empêche de prendre bien part à ma peine, c'est, permets-moi de te le dire, que tu pars d'un principe faux et ce princi-pe est qu'il vaut mieux me détourner toujours et autant que possible de cette idée dans l'espérance que je pour-rai l'oublier un jour. Eh bien! non, mon cher frère, non; pour tous les motifs que je t'ai donnés il y a quelque temps je ne puis pas l'oublier et si je le pouvais pasi-tivement je ne le voudrais pas, le vouloir me serait im-possible. Ainsi donc, c'est une idée à laquelle il faut résolument et décidément se faire. Que fais-tu quand un malheur irréparable est arrivé, tu t'en consoles avec la pensée que'il est nécessaire de s'en consoler et qu'a-près-tout, puisque telle a été la volonté de Dieu, sans doute c'est dans un bon but, ~~tu~~ et la résignation nous le fait trouver plus doux; ainsi le pensait le poète:

Durum, sed levius fit patientia
Quidquid corrigere est nefas.

(a) Mot illisible sous "plaisante"



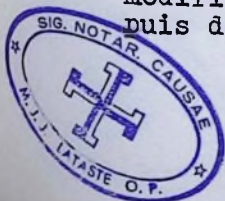
C'est dur, mais la patience rend plus doux ce qu'il n'est pas possible d'éviter.

Eh bien donc, puisqu'il vous plait considérer comme un malheur, mon attachement profond pour M.elle L..., ~~du-moins~~ comprenez du moins que ce malheur est irréparable; que s'il est irréparable il faut s'y résigner et l'accepter de gaieté de coeur, car s'il est arrivé c'est que Dieu l'a permis et si Dieu l'a permis il est possible que ce malheur soit moins grand qu'il vous le paraît.

Je le répète et je le repète avec sincérité, jamais l'union à laquelle j'aspire ne se fera, jamais je ne voudrai qu'elle se fasse si je vois, lorsque l'époque en sera venue, que je ne puis avec ce que nous aurons mener une vie décente et honorable sans jamais ~~re~~ être obligé de tendre la main à qui que ce soit, pas même à mes frères, comme tu semblais l'admettre l'autre jour, mais aussi en vivant selon nos goûts d'intérieur, c'est-à-dire avec économie et sans dépenses peu utiles.— Mais en supposant que cela soit, je le répète aussi, je n'en cesserai pas moins pour cela de rester attaché à celle que j'aime et si nous ne pouvons vivre unis en réalité du moins nous le serons par la pensée et le souvenir. Cette perspective n'est pas belle mais je l'accepte s'il le faut. Ton esprit s'irrite peut être à cette pensée et s'élève contre mes prétendues illusions de jeune homme, contre mon trop grand oubli du réel, du positif de la vie; ~~et~~ mais j'en suis sur, ton coeur est moins sévère et ton coeur me comprend.

Eh bien, tous ces principes posés, ne penses-tu pas comme moi qu'au lieu de me tourmenter encore à ce sujet comme je l'ai tant été jusqu'à ce jour et puisque je le suis déjà naturellement bien assez, on devrait au contraire chercher à me rendre moins pénible cette position facheuse où je me trouve. Pourquoi me ~~te~~ fatiguer encore de questions semblables à celles-ci; Penses-tu ne pas pouvoir l'oublier? est-ce donc fini? Ne pourrais-tu pas trouver aussi bien dans une femme plus riche? Avec ta position ne le pourrais-tu pas facilement, avec ton coeur aimant penses-tu, ne pourrais-tu pas t'attacher aussi bien à une autre. Eh bien, je le répète encore, non, non, je ne le puis pas.

Ceci m'amène à te confier une chose qui me fait bien de la peine c'est que Papa, après avoir tardé plusieurs jours à écrire la lettre qui avait été adoptée en famille, l'a fait enfin mais, m'a t-il dit, avec quelques modifications. Or, ces quelques modifications je n'en puis douter consistent en celles-ci: leur faire mieux sen-



tir combien il est opposé à cette union, leur et combien il est peu vraisemblable qu'elle s'accomplisse, leur faire bien comprendre que la dot est insuffisante, eh bien! toutes ces choses ne peuvent pas leur faire me donner plus qu'ils n'ont en réalité mais elles tendent à les froisser profondément. Or, de deux choses l'une, ou cette union aura lieu ou elle n'aura pas lieu. Si elle doit avoir lieu pourquoi inutilement aller leur causer cette peine et les froisser; si elle ne doit pas avoir lieu ~~de quel~~ pourquoi donc, à plus forte, raison? Car cela rejaillit sur elle ~~Melle~~ L.... et ne sommes nous pas assez malheureux ~~de~~ sans que mes parents viennent y ajouter encore? C'est dans ce but, pour remplir les intentions de Papa en même temps que pour éviter de les froisser que j'avais rédigé ce billet dont j'avais bien mesuré chaque parole et j'eusse préféré qu'on en restât là sans écrire que de le faire dans ce sens.— Je me suis étendu sur (1.) (a) (1) ce sujet beaucoup plus que je n'en avais d'abord l'intention, mais je tenais à te parler une fois à coeur ouvert sur cette matière, car j'avais cru comprendre que tu paraissais surpris que ~~tu~~ je ne l'eusse déjà fait. J'espère que tu me comprendras et que tu feras désormais tout ce que tu pourras pour ne pas ~~acrecroître~~, puisqu'elle ne peut être diminuée, la peine profonde que je ressens de toutes ces choses.— Cependant, tu le sais, je tiens essentiellement à la franchise, ainsi, si tu m'en parles, fais le à coeur ouvert.

Cette longue digression ne me laisse plus que le temps de te demander des nouvelles de mes chers petits neveux Raoul, Fernand et Lucy. J'aurais aussi voulu dire quelques mots à Constance, je n'en ai pas le temps, ce qui est différé n'est pas perdu. Je ~~lui prie~~ demande seulement de bien prier pour moi et de se bien ressouvenir de ce que je disais en commençant cette lettre; que l'on peut bien se trouver d'opinion différente, mais qu'il faut respecter et traiter avec indulgence celles d'autrui comme on désirerait de voir respecter les siennes.

Je vous embrasse de bon coeur,

Votre frère

Alcide.

(a) Les chiffres (1) (1) indiquent que la lettre se poursuit en marges.

